

PANTACLE



PANTACLE

Janvier 2013

N° 21

Revue de l'Ordre Martiniste Traditionnel
Château d'Omonville – 27110 Le Tremblay
www.martiniste.org



Sommaire

Amour et conscience : De l'Ancien au Nouveau Testament	
Didier Lafargue	2
Ogdoade, Ennéade et Arbre de Vie	
Alain Marbeuf	12
Lire le <i>Traité sur la réintégration des êtres</i>	
Jean-Baptiste Willermoz	21
Savoir, Vouloir, Oser, se Taire	
Claude Prépetit	24
Du bouc émissaire à la conscience animale	
Josselyne Chourry	36
Document	48

En couverture : Extrait de la planche 19 de *Splendor Solis*, manuscrit alchimique du XVI^e siècle conservé à la British Library de Londres (Harley MS. 3469).

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans cette revue ne représentent pas la pensée officielle de l'O.M.T., mais uniquement celle de leurs auteurs. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Amour et conscience

de l'Ancien au Nouveau Testament

Didier Lafargue



« La sagesse passe par le cœur. Ainsi est posé le problème de la véritable intelligence, laquelle prend toute sa valeur quand elle a su garder contact avec la sphère du sentiment. »

L'OUVERTURE à autrui nous plonge plus avant dans les profondeurs de notre âme. L'amour et la conscience entretiennent toujours un rapport intime l'un avec l'autre. La Bible nous montre son évolution progressive vers une meilleure humanité.

La sagesse passe par le cœur. Ainsi est posé le problème de la véritable intelligence, laquelle prend toute sa valeur quand elle a su garder contact avec la sphère du sentiment.

Il n'est pour se convaincre de l'importance revêtue par celui-ci que de considérer la symbolique riche de signification que de nombreuses cultures ont voulu tirer de ses manifestations. Longtemps en effet, le cœur a tenu une place majeure dans l'imaginaire des hommes, ce depuis les temps les plus reculés. Mais si le monde actuel s'est borné à ne voir en lui que le siège des sentiments, d'autres civilisations ont préféré y localiser l'intelligence et l'intuition, peut-être pour elles une manière de signifier le champ très large qu'elles accordaient à la connaissance et leur volonté d'y inclure systématiquement les valeurs affectives.

Si les sociétés d'autrefois avaient voulu faire du cœur la source de toute spiritualité au lieu de ne faire naître celle-ci que du seul cerveau, c'est que leurs esprits estimaient que l'impulsion du sentiment gardait toute sa force dans les nombreux produits de l'âme humaine, et que la personnalité était le fruit d'un ensemble où raison et affectivité se trouvaient indissolublement liées. La tradition biblique faisait du cœur le représentant de l'intériorité, de l'affectivité et de la sagesse, et comme tel estimait que de son rôle dépendait le choix entre le bien et le mal.

Une fois déterminé le rôle détenu par notre vie affective dans son rapport avec l'intelligence, il nous faut définir à quel niveau on doit l'appréhender. On réalise alors que le terme « amour » peut être considéré sur deux plans. C'est d'abord le sentiment qui peut lier un homme et une femme, que celui-ci soit charnel ou spirituel. Mais au-delà existe l'amour pour tout le genre humain, une force d'attraction qui nous fait rechercher le lien avec tous nos semblables. L'amour que le christianisme nous enjoint de manifester envers autrui s'applique à tous les hommes quels qu'ils soient, y compris nos ennemis. Sans pour autant éprouver pour

ces derniers une affection sensible, laquelle ne se commande pas, le culte chrétien se fait un devoir de nous enseigner de toujours marquer à leur endroit une volonté sans réserve de charité. Il est intéressant d'étudier comment, au sein du monothéisme biblique, les hommes ont su progressivement parvenir à cette vérité.

Ancien Testament et Dieu de rencontre

Du fait des nombreuses divinités les caractérisant, toutes les religions païennes auxquelles ont été confrontés l'Ancien et le Nouveau testament ont pu exprimer toute la diversité de la vie psychologique humaine. Malgré tout, ces croyances étant essentiellement ritualistes, la dispersion qui était leur apanage nuisait à l'unité personnelle de chacun et limitait fortement la liberté dont jouissait la vie de l'âme. Les croyances polythéistes avaient pour finalité de viser essentiellement à garantir un ordre universel auquel la créature ne pouvait déroger sans encourir le courroux divin. Rien n'est plus représentatif de cette mentalité que le rôle tenu par Zeus, le roi des dieux de la mythologie grecque. Autocrate intransigeant, il maintient cet ordre et se montre impitoyable envers ceux qui ont tenté de se soustraire à ses lois. Les hommes sont alors soumis au destin, et la fatalité qui s'abat sur eux leur rappelle que leur liberté est nettement circonscrite sous l'emprise de la volonté divine.

C'est alors que Dieu s'est révélé aux hommes. En aucun cas, Yahvé, le Dieu des Hébreux, ne peut se comparer au roi des dieux de la mythologie traditionnelle. Il s'agit bien d'une Révélation car, contrairement à Zeus-Jupiter, Il ne se contente pas d'imposer un ordre auquel tous doivent se conformer, mais consent à parler à sa créature. Il est en effet un Dieu de rencontre dans la mesure où Il s'adresse à l'homme par l'intermédiaire de ses patriarches et de ses prophètes.

Yahvé n'exige pas de chaque être une soumission absolue à ses impératifs, une adoration servile envers un potentat tout-puissant, mais communique avec l'homme, un peu comme avec un ami. Il va vers lui ; les deux partenaires vont à la rencontre l'un de l'autre, et leur contact prend un caractère mystique inexistant dans les religions polythéistes antérieures. En acceptant de s'adresser ainsi à l'être humain, Il nantit celui-ci d'une liberté que la fatalité attachée

aux traditions préexistantes lui interdisait d'exercer. Le tour nouveau pris alors par les rapports entre l'homme et la Divinité explique que ceux-ci acquièrent un caractère affectif beaucoup plus ample.

Le fait semble paradoxal dans la mesure où l'on a coutume d'assimiler Yahvé à un Dieu terrible, belliqueux, jaloux de l'influence exercée sur l'être humain, ce que Carl Gustav Jung, l'un des fondateurs de la psychanalyse, souligne avec justesse. Dans le Dieu de l'Ancien Testament se résument le bien et le mal, et le diable est presque pour lui un instrument dont Il se sert pour punir les hommes de leurs manquements envers lui. On aurait tort cependant de conférer au Tout-Puissant ce rôle réducteur. À côté de cette image de crainte et de vengeance, les Hébreux lui ont en effet accordé des sentiments en faisant de sa créature l'amante. En effet, puisque les deux protagonistes allaient à la rencontre l'un de l'autre, il est naturel qu'ils se soient ouverts à la vie du cœur, et divers exemples dans l'Ancien Testament sont là pour en témoigner. Ainsi, un magnifique texte d'Isaïe nous parle de l'amour existant entre Dieu et l'homme.

Un court instant, je t'avais abandonné [dit Dieu], mais ému d'une immense tendresse, je reviens vers toi ; car il est impossible d'oublier la femme de sa jeunesse¹.

Le prophète évoque à ce sujet le thème de la vigne. Celle-ci exerçait une certaine fascination sur les hommes dans la mesure où, après avoir reçu tous leurs soins de ces derniers, elle leur prodiguait les fruits les plus savoureux. Effectivement, les hommes sont pour le Tout-Puissant comme une vigne sur laquelle Il travaille pour qu'en retour elle lui donne toute la satisfaction désirable.

Il n'en demeure pas moins qu'existent des limites à ce sentiment manifesté par le Très-Haut envers sa créature. Jung cite le drame vécu par Job, lequel pose la question lancinante du rapport de l'homme avec la souffrance vis-à-vis de Dieu.

Homme puissant, riche et comblé, Job fut accablé de tous les maux par le Seigneur qui voulait l'éprouver. Or, il était intègre et éloigné de tout mal. Pourtant, loin de s'irriter contre Dieu, il bénit son malheur dans ses afflictions tout en affirmant son innocence. Ainsi, mérita-t-il que la Providence lui rende beaucoup par sa sublime résignation. « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté. Que le nom du

Seigneur soit béni », disait-il. L'exemple de Job pousse très loin le message de l'Ancien Testament. Sa souffrance imméritée lui fait remettre en question sa foi car, bien que juste, il n'en a pas moins été accablé par le malheur. Son épreuve dans la douleur fait le lien avec les Évangiles et annonce les souffrances du Christ. Constant dans l'adversité, Job sut que la seule réponse au malheur était une confiance sans réserve placée dans les desseins mystérieux de l'Éternel.

Le drame de Job n'en montre pas moins la distance existant entre l'homme et Dieu, et pose avec une certaine ambiguïté l'attachement manifesté par le Très-Haut pour l'homme. Jung le souligne avec pertinence, Dieu impose l'épreuve à l'homme alors que Lui-même n'a pas connu l'épreuve. C'est là une contradiction qu'il est difficile de dépasser dans la mesure où l'on ne peut comprendre la souffrance d'autrui que si l'on a soi-même connu la souffrance. Amour, compassion, charité ne dégagent leur valeur que si l'on a pleinement assumé la confrontation avec le monde et tous ses aléas. Dans l'Ancien Testament, le dialogue entre Dieu et la créature trouve son aboutissement dans la Loi. Pourtant, celle-ci gardait un caractère extérieur et superficiel. Sans effort personnel sur soi-même, elle pouvait aboutir à un conformisme étroit, et il a toujours été dans la nature des lois de freiner la liberté humaine. Manquait toute la sagesse émanant d'un feu central par lequel toutes les valeurs humaines pouvaient trouver à s'exprimer.

Nouveau Testament et transcendance par l'amour

Si le maître mot de l'Ancien Testament est le mot « Foi », celui du Nouveau Testament est le mot « Amour ».

En venant s'offrir en sacrifice, Dieu résout le problème posé par Job. En effet, en s'astreignant à connaître la condition humaine, le Tout-Puissant dépasse la contradiction posée par le cas de ce dernier. Par amour pour tous les hommes, Jésus s'immole sur la croix et ainsi rachète les péchés de ses semblables.

On pourrait citer maints exemples de l'amour témoigné par le Christ durant sa vie parmi les hommes. L'un d'eux, particulièrement caractéristique, est l'épisode lors duquel il multiplia les pains pour nourrir cinq mille personnes. En opérant ce miracle, il prouvait que les problèmes posés par la pauvreté pouvaient toujours



être résolu par la charité et qu'en rendant universelle celle-ci, on pouvait témoigner de l'amour le plus profond pour ses semblables.

Avec le Nouveau Testament, les hommes se sont mis à user d'un nouveau terme pour désigner le Seigneur, celui de « Père ». La chose a son importance dans la mesure où cette appellation établit un rapport plus intime entre Dieu et les hommes. Dieu a accepté de vivre en toute humanité pour comprendre la douleur terrestre, et s'est révélé en Jésus d'une façon définitive et totale. Son appellation de « Père » est en ce sens bien caractéristique, dans la mesure où l'image du père invite à nous représenter des sentiments familiaux liés à la douceur, l'humanité et la simplicité. « C'est mon amour de Père que je répands sur toi². »

Les sentiments et actions de Dieu envers l'homme sont à présent ceux d'un père et s'étendent à tous les hommes sans aucune distinction, de telle sorte que chacun d'entre eux puisse se sentir objet de sa tendresse et de ses soins. Le thème du père suggère la transmission d'une sagesse héréditaire. L'amour que le père porte à son enfant et l'admiration que celui-ci lui renvoie permettent de transmettre les valeurs traditionnelles de l'humanité d'une génération à l'autre, et par là de faciliter la progression personnelle de l'être humain.

Mais surtout, Jésus prouve son amour pour les hommes en s'offrant en sacrifice et en rachetant ainsi tous leurs péchés. Le mythe de la mort et de la résurrection d'un dieu n'était cependant pas chose nouvelle. Les cultes voués à Dionysos, Adonis, Mithra, Osiris en avaient offert maints exemples dans les civilisations antérieures. Mais avec la nouvelle religion, le thème acquiert une dimension universelle, une densité autre, conférée par le symbole de la croix. Avec ses deux parties, l'une horizontale, l'autre verticale, la croix représente l'homme en relation, autrement dit l'homme relié à la création terrestre et à l'univers céleste.

Précisément, cette image porte en elle la nécessaire confrontation de l'homme avec le monde et la nouvelle conscience dont il est à présent détenteur s'il a su assimiler ses expériences. La souffrance est le lot de chacun d'entre nous, il ne faut jamais l'oublier. Naturellement porté à aller vers ses semblables, l'homme en subit forcément des désagréments, source chez lui d'une nouvelle maturité. Dans la mesure où il a souffert dans ses aspirations et ses espérances, et pour peu qu'il ait une âme bien trempée, il se montre alors plus humain et plus compréhensif envers les faiblesses de ses semblables.

C'est de la souffrance de l'âme que germe toute création spirituelle et c'est en elle que prend naissance tout progrès de l'homme en tant qu'esprit³.

Le sentiment du divin peut l'aider à garder sa force d'âme et sa conscience s'en trouve enrichie d'autant. C'est là que le rite du sacrifice acquiert sa valeur. Étymologiquement, le terme « sacrifice », du latin *sacer*, signifie « rendre sacré ». Par là, on offre un bien à la Divinité pour en recevoir en retour sa protection. Échange et dépendance, tels sont les deux sens de cette relation avec le Divin. Mis en difficulté à Jérusalem, Jésus aurait pu s'enfuir de la Ville sainte. Au lieu de cela, il choisit d'y rester et de donner sa vie par amour pour ses semblables. Par cet acte, il exprimait sa personnalité, insufflait un nouveau dynamisme à la vie humaine. Le rite de l'Eucharistie, cœur du culte chrétien, en témoigne. Le fait n'a pas toujours été compris par les autres cultes, les traditions polythéistes ou, de façon générale, les religions orientales. Il est en effet resté incompréhensible aux yeux de beaucoup d'esprits que des hommes puissent adorer un dieu vaincu mort sur

la croix, une fin infamante réservée aux membres des plus basses classes de la société. Dans d'autres croyances, les dieux triomphent toujours, prenant ainsi valeur d'exemple pour l'humanité. En outre, les Orthodoxes, soit les Chrétiens les plus proches des Orientaux, mettent l'accent sur les moments où triomphe Jésus, et le Christ Pantocrator fait un singulier contraste avec les images de la Passion présentes dans les églises catholiques. Une religion toute de douceur, de charité et d'amour est par trop en rupture avec de telles mentalités.

Ainsi, faire un sacrifice représente toujours un acte d'amour, car il faut donner quelque chose de soi pour manifester sa charité. Saint-Exupéry a bien développé cette idée dans son livre *Pilote de guerre* :

[La fraternité] se noue dans le seul sacrifice. Elle se noue dans le don commun à plus vaste que soi⁴.

Le sacrifice vise à dépouiller notre ego de tout désir accessoire pour répondre à l'élan divin nous animant. Il nous enseigne à tenir pour relatives les choses matérielles afin d'obéir à un appel nous attirant bien au-delà des réalités visibles. Le veau d'or de l'Ancien Testament, symbole des désirs matériels comme de toute valeur trompeuse dont sont trop tributaires notre volonté d'ambition personnelle et notre désir de gloire, est alors mis à bas au nom du pur respect de la Lumière divine. Nous sont alors enseignés l'humilité et le sens de l'amour du prochain.

Le Christianisme, notamment à travers l'épisode de la Passion, a délibérément fait sien ce désir d'amour universel. Un tel sentiment, cependant, n'est pas apparu soudainement avec lui, car de tout temps il était latent dans le cœur de la créature. Au sein du polythéisme gréco-romain, on en a pour exemple le cas d'Asclépios. En Grèce, ce dieu a suscité la ferveur des foules, précisément en raison du tragique destin qui fut le sien. Fils d'Apollon, Asclépios usait de son extrême habileté pour ressusciter les morts, attendant par là à l'ordre du monde et suscitant la colère de Zeus par qui il fut foudroyé. Il n'en connut pas moins une énorme popularité chez les Hellènes, car il avait tenté de soustraire les mortels à la maladie et à la douleur.

La légende de son châtement par le roi des dieux a contribué à faire de lui un sauveur, parce que lui-même avait connu l'épreuve et que l'être qui souffre se tourne toujours vers le dieu qui a souffert. Ainsi jugeait-on ce dieu très humain car, plus qu'un autre, il était capable de comprendre les êtres et de compatir à leurs peines. L'importance qu'on lui accordait montrait qu'avant notre ère les hommes avaient déjà conscience que la vie du cœur ne pouvait que s'enrichir de la confrontation avec la douleur.

La vie de l'Esprit est l'aboutissement le plus positif et le plus vivant de ce don de soi promu par le Nouveau Testament.

Par le mystère de la Sainte Trinité nous est donnée la possibilité d'approfondir en nous la connaissance de Dieu. Dieu est descendu sur Terre pour se faire homme en la personne de Jésus et éveiller l'homme à la vie divine, mais comme il n'a vécu en ce monde qu'une bien courte période, il fallait encore que sa présence se fasse sentir en nous après sa mort et éviter que son action ne meurt avec lui. Tel est le problème que résout le Saint-Esprit, présence du Christ en nous après la mort de Jésus. Le Saint-Esprit est Dieu au plus profond de nous-mêmes, image même de la Perfection. Or, celle-ci se cherche et se trouve dans l'amour porté à autrui. La grâce dont Dieu nous a comblés produit dans notre



âme, tournée vers l'abnégation et le détachement, des effets merveilleux dont le moindre n'est pas l'amour désintéressé témoigné envers notre prochain. Ainsi disait Jésus :

À ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à cet amour que vous aurez les uns pour les autres⁵.

Arrivé à cette perfection de la charité, l'homme est véritablement participant du Saint-Esprit. C'est l'Esprit de Dieu manifesté au plus intime de soi qui, à la suite du Christ mort et ressuscité, transcende notre nature et nous fait renaître à une vie nouvelle. Par un approfondissement de la vie divine en notre personne, toute une sagesse immémoriale nous est transmise et nous transfigure de façon définitive. Tel est le rôle unificateur détenu par l'Amour dans la vie psychologique de l'homme.

Ainsi réalise-t-on l'apport de l'amour divin à la conscience humaine. Par sa mort sur la croix, le Christ a donné une prodigieuse impulsion à la vie culturelle de l'humanité. Tourné délibérément vers ses semblables, l'homme a su accomplir l'effort nécessaire pour améliorer sa vie sociale et ses conditions d'existence. En dépit des excès auxquels il s'est livré notamment pour des raisons religieuses, ainsi la lutte contre les hérétiques et les sorciers, les préceptes d'amour inculqués par le dogme chrétien ont été source d'une élévation morale incontestable, laquelle lui a permis de mieux appréhender sa vie ici-bas dans sa conscience et dans sa mentalité. ■

Notes

1. Isaïe 54, 6 à 9
2. I Jean 3:1
3. C.G. Jung, *L'Âme et la vie*, p. 330
4. Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, Chapitre XXVII, p. 223
5. Jean 13,35

